

Essences mères

Le monde de Catherine Gillet est un rêve de la genèse. On y reçoit l'origine de la forme hors du lieu où elle était en gestation. L'espace y devient cette ouverture où des ondes se révèlent avec la lenteur d'un bruit. On touche aux préliminaires de ce qui existe.

Ces œuvres –dessins et gravures- parlent de naissance : celle d'un contour, celle de l'observation avant la mise au point de la raison, celle de la ligne qui tente d'exprimer. Ce sont livres d'écumes, matrices de mouvements, souvenirs d'échos. Ce sont gravitations, amorces de gestes, sentiers sur les bords. Elles se situent entre ombre et lumière, à l'aube d'un tressaillement. Elles donnent des aperçus sur l'oracle, comme les cicatrices d'une paume tombée sur des arêtes de glace. Elles se fixent en méditations autour d'une armature, comme si pouvait se détendre la structure des os. Elles sont éloges allusifs de la chair, localisées comme les zones sur le corps. Elles aiment la transparence et le calme de la lymphe plus que l'affirmation du sang. L'unité se fragmente là et anime une sphère.

Tout prédit la forme, à la manière de ces exuvies, dépouilles larvaires d'où sont éclos les insectes à métamorphose incomplète. Agrippées à un support, elles attestent d'un envol et d'une renaissance par quelques filaments aux rives d'une déchirure, seuls signes d'une dissolution dans l'air. Ces traces témoignent de l'éphémère. Elles sont la tangence d'une vie, son vertige sur le sol. Le burin creuse ainsi sa voie vers l'impondérable, coupe les césures de la réalité. Catherine Gillet affine et transforme les marges qui portent sur le vide.

Alexis Gloaguen

Mars 2008